

filles à marier, ne m'en parlez pas. Ce sont des gens qui s'en iraient volontiers tirer le foin de la bouche des chevaux pour donner quelque chose de plus à leur gendre.

Amédée.—Il y a donc une fille ici ?

Paul.—Eh ! oui ; ils l'ont mise à Saint-Denis où elle est nourrie, blanchie et éclairée gratis, aux frais du gouvernement ; elle n'en sortira que pour se marier. Car c'est nous autres qui payons la dot.

Amédée.—Vous êtes déplacé ici, mon cher Paul ; il vous faut prendre les étrennes et vous dépêcher de sortir de la baraque.

Paul (mettant la main à son gousset).—C'est bien mon projet. Écoutez, croyez-moi, M. Amédée, rapportez-vous-en à moi ; si vous pouvez me trouver quelque bonne condition, vous verrez que je ne suis pas ingrat.

Amédée.—J'ai votre affaire, si, comme votre maître... Chut ! le voici qui revient.

SCÈNE VII.

Madame de la Bussière, M. de la Bussière, les précédents.

Madame de la Bussière (à son mari).—Ça me paraît convenable.

M. de la Bussière (à sa femme).—Ils partageront.

Madame de la Bussière.—Oui. Ce n'est pas trop, mais c'est assez.

M. de la Bussière.—(Il s'approche de son secrétaire ; le coiffeur et le valet de chambre, tout occupés de ce que va faire M. de la Bussière, et les yeux fixés sur le meuble qu'il ouvre, ne voient pas Madame, qui, entrant à la suite de son mari, va s'asseoir près de la cheminée.) Tenez, mon cher coiffeur ; repassez mieux vos rasoirs, et ne m'écorchez plus le menton. (Il lui donne une pièce de monnaie.) Je ne vous donne pas grand'chose ; mais les petits cadeaux entretiennent l'amitié...

Amédée.—Et les rasoirs.

M. de la Bussière.—Très-bien. Paul, voilà cent francs que tu partageras avec mes gens. Il y a quarante francs pour les portiers.

Paul.—Pour les portiers, quarante francs !

M. de la Bussière.—Oui.

Paul.—Ah !

M. de la Bussière.—Eh bien ?

Paul.—Quarante francs pour les portiers ! combien les autres auront-ils donc ?

M. de la Bussière.—Vous vous arrangez ; ça ne me regarde plus. Allons, laissez-nous. (Le coiffeur et le valet de chambre sortent.)

SCÈNE VIII.

Madame de la Bussière, M. de la Bussière.

M. de la Bussière.—Il faut avouer que voilà un garçon bien poli ! Impertinent ! Si je m'en croyais, je lui retirerais mon argent des mains.

Madame de la Bussière.—Laisse-le, mon ami. Ces gens sans éducation sont d'une avidité ! ils sont toujours mécontents, quelle que soit la générosité de leurs maîtres. Au fait que leur dit-on ?

M. de la Bussière.—Sans doute.

Madame de la Bussière.—Dans un tems si pénible.

M. de la Bussière.—Tu as bien raison.

Madame de la Bussière.—Où tout est hors de prix.

M. de la Bussière.—A qui le dis-tu ? il n'y a pas trois jours j'ai acquitté..... A propos, ma bonne amie, nous avons beaucoup d'emplètes à faire.

Madame de la Bussière.—Hélas ! oui. Il ne faudra pas oublier de porter des bonbons chez la donairière de Châteauneuf ; elle n'a plus de dents pour les manger, mais c'est égal, elle tient beaucoup à cela.....

M. de la Bussière.—Il faudra aussi que

nous allions choisir quelques jouets chez Giroux, pour la petite Saint-Brice.

Madame de la Bussière.—Bah ! chez Giroux ! c'est bien la peine, pour payer les objets quatre ou cinq fois plus cher qu'ailleurs. Je lui prendrai une poupée de trois à quatre francs chez une mercière, ça fera tout autant d'effet.

M. de la Bussière.—Et ces Jacquinard qui nous assassinent de leurs diners et de leurs soirées, je ferai peut-être bien d'aller jeter chez la femme un sac de bonbons, ce serait un moyen de nous acquitter envers eux. Qu'en pensez-tu ?

Madame de la Bussière.—Comme tu voudras, mon bon ami. Il y a encore la marmaille du général Michu, à laquelle on ne peut guère se dispenser d'offrir quelque tambour, un sabre. Quels enfants désagréables ! et la mère ! je donnerais bien vingt francs de ma bourse pour ne pas la rencontrer. Je ne connais pas de cuisinière plus ménage que cette femme-là.

M. de la Bussière.—Il semble que ces gens-là ont des enfants tout exprès pour tourmenter leurs connaissances au jour de l'an. Il y a aussi les Mirbel à qui je dois une visite depuis long-tems ; mais, ma foi, j'attendrai, pour la leur rendre, que le mois de janvier soit passé. Elles sont là cinq demoiselles avec des yeux qui fouillent dans les poches des arrivans : il y aurait de quoi engloûtir des quintaux de sucre.

Madame de la Bussière.—Ne dois-tu pas encore de l'argent au petit Laforge ?

M. de la Bussière.—Mais oui, ce petit polisson-là ?

Madame de la Bussière.—Alors, mon ami, n'oublie pas d'y faire au moins porter une carte.

M. de la Bussière.—Cette bonne Sophie, elle songe à tout le monde, excepté à elle-même. Il faut cependant que je te donne aussi tes étrennes. Hier soir je voulais t'acheter quelque objet de toilette...

Madame de la Bussière.—Un chapeau, je gage ; c'est la grande ressource des hommes.

M. de la Bussière.—Un chapeau, un schall, une robe, n'importe, un chiffon.

Madame de la Bussière.—Quelle folie ! d'abord tu n'y connais rien.

M. de la Bussière.—C'est ce que j'ai dit.

Madame de la Bussière.—A quoi bon dépenser ainsi ton argent ?

M. de la Bussière.—(Il s'approche du secrétaire.)—Ma foi, j'ai préféré de le donner en nature. Tu choisiras toi-même ce qui te plaira. Ma pauvre femme, tu sais que je n'ai pas été bien payé de mes fermiers cette année, en sorte que.....

Madame de la Bussière.—Allons donc, mon ami, tu me donnes toujours trop.

M. de la Bussière.—Je voudrais pouvoir te donner davantage ; mais ce diable de pavillon que j'ai fait bâtir m'a coûté les yeux de la tête. (Revenant vers sa femme.) Tiens, ma bonne amie.

Madame de la Bussière.—Non, j'aime mieux t'embrasser. (Madame de la Bussière embrasse son mari en tendant la main ; et, après avoir regardé, elle pose sur la cheminée les pièces d'or que son mari lui a données.) Je vous dis que je n'ai pas besoin de votre argent.

M. de la Bussière.—Eh bien ! qu'as-tu donc, Sophie ? Avec quelle froideur tu me réponds !

Madame de la Bussière.—Il n'y a pas de froideur..... Que voulez-vous que je fasse de cet argent ?

M. de la Bussière.—Belle question ! Quo

fait-on de l'argent ? Il y a quinze jours tu me tourmentais pour en avoir.

Madame de la Bussière (se levant d'un air peu satisfait).—Sortirez-vous aujourd'hui ?

M. de la Bussière.—Eh bien ! Sophie, tu ne veux pas accepter mes étrennes ? Trouves-tu mon cadeau trop mesquin ?

Madame de la Bussière (souriant avec affectation).—Comment donc, je serais bien exigeante ! vous me donnez le double de ce que vous avez donné à vos gens !

M. de la Bussière.—Oh ! Madame, quelle comparaison !

Madame de la Bussière.—Elle est juste. (Elle sort.)

SCÈNE IX.

M. de la Bussière.—Que le bon Dieu bénisse l'animal qui a inventé le jour de l'an ! Le barbare n'avait donc ni femme, ni enfans, ni amis, ni portier, ni domestique, ni coiffeur ? ...Cependant, j'ai peut-être eu tort..... Cette pauvre Sophie !... deux cents francs, c'est bien peu..... Les autres années je lui donnais davantage..... Allons, il n'y a qu'à mettre cent francs de plus et les lui envoyer. (Il ajoute cinq pièces d'or.) J'avais cependant bien promis de ne pas passer trois cents francs. (Il somme.)

SCÈNE X.

M. de la Bussière, Annette.

Annette. (Elle entre d'un air calin.)—Monsieur a sonné ? J'ai bien l'honneur de souhaiter la bonne année à Monsieur, parfaite santé.

M. de la Bussière.—Merci. J'ai remis à Paul vos étrennes. Vous allez porter cela chez votre maîtresse.

Annette.—Je n'ai pas encore vu Paul, autrement j'aurais déjà fait mes remerciemens à Monsieur. (Annette sort, se confondant en révérences et soumissions de toute espèce.)

SCÈNE XI.

(Entre un facteur.)—Monsieur, je vous la souhaite bonne et heureuse. Une lettre de Saint-Denis, sept sous ; une de Dijon, douze sous.

M. de la Bussière.—Sept, douze, les voilà. Le facteur (sans bouger de place.)—Merci, Monsieur.

M. de la Bussière.—Est-ce que vous attendez la réponse ? (Le facteur, immobile, garde le silence. Le comte ouvre la lettre.) C'est de ma bonne Clémence ! Mon cher papa et ma chère maman, permettez-moi, au renouvellement de l'année, de vous offrir l'assurance des vœux que je forme pour le bonheur de ceux à qui je dois la vie. Chère enfant ! Puisse le ciel récompenser un jour..... Elle écrit comme un auteur..... récompenser un jour les vertus dont vous m'avez donné l'exemple depuis ma naissance, et les soins que vous avez pris de mon éducation, qui est le plus grand bienfait que des parens qui ont pour leurs enfans un amour réfléchi, que des parens, dis-je, puissent laisser en héritage à ces mêmes enfans. Cette lettre est écrite avec un naturel ravissant. Nous sommes à la maison aussi bien que possible ; je voudrais y passer toute ma vie. La dernière fois que je l'ai vue elle pleurait pour en sortir. Madame la supérieure a beaucoup d'esprit. La petite maligne savait bien qu'on ne nous enverrait pas sa lettre sans l'avoir décachetée ! Adieu, mes bons parens, etc.

(Au facteur.)—Eh bien ! qu'attendez-vous donc ?

Le facteur.—J'ai eu l'honneur de souhaiter la bonne année à Monsieur.

M. de la Bussière.—La bonne année ? Eh bien ! je vous en remercie de tout mon cœur.